

L'APPEL DES VOSGES

Rihanna aperçue sur le quai de la gare d'Épinal, Charlotte Casiraghi en dédicace dans une librairie du centre-ville... les Vosges seraient-elles devenues hype ? Reportage.

PAR ALISON TERRIEN PHOTOGRAPHE MATHILDE MAZARS



LE LAC DE GÉRARDMER,
DÉBUT MAI.

L PLEUT SUR ÉPINAL. À LA TERRASSE DE LA BOULE DORÉE, PLACE DES VOSGES, trois retraités refont le monde devant un café allongé. La grisaille de ce début mai a des airs de novembre, mais rien n'entame la bonne humeur de Denis, Jacques et Patrick, surtout quand il s'agit de parler de leur coin. Le massif des Vosges, ses sapins, sa brume et sa mémoire ouvrière, longtemps replié sur lui-même, est souvent confondu avec l'Alsace voisine. « Les Parisiens nous demandent encore où manger une bonne choucroute », soupire Denis.

Mais depuis le 21 mars, c'est un tout autre sujet qui anime les conversations : Rihanna serait-elle sur le point de devenir Spinalienne ? Tout est parti d'un selfie pris sur le quai de la gare d'Épinal par un professionnel du spectacle local. Cliché qui a suffi à embraser tout un département (et, paraît-il, la France). La rumeur veut que la chanteuse et son compagnon, le rappeur A\$AP Rocky, aient visité une villa signée Jean Prouvé à Saint-Dié-des-Vosges, à une cinquantaine de kilomètres de là. D'autres évoquent encore l'achat d'une maison aux allures californiennes sur les hauteurs. Pour l'heure, rien n'a été confirmé, mais depuis, tout le monde y va de son avis. « Une histoire montée en épingle », balaie Patrick en riant. Denis, lui, préfère y croire : « On a eu Brigitte Bardot à une époque. Rihanna, c'est un peu plus loin, mais pourquoi pas ? » À quelques pas de la place, Fadela, qui tient une boutique Etam et, entre deux essayages, recueille les confidences de ses clientes, n'y croit pas une seconde. Mais s'en réjouit tout de même : « Ça fait parler de la ville, c'est génial ! »

Ce qui est certain, en revanche, c'est que la veille du fameux selfie, Charlotte Casiraghi jouait les rédactrices en chef d'un jour pour « Vosges Matin ». Le soir, elle dédicait son premier essai, « La Fêlure » (éd. Julliard), au Quai des Mots, librairie indépendante du centre-ville. Soixante-dix personnes serrées entre les rayonnages, cinquante exemplaires vendus. « Les gens étaient vraiment intéressés par son texte, pas juste par le côté célébrité. On avait un peu peur de ça, et pas du tout », se félicite Marina, libraire depuis dix-sept ans. Car la petite-fille de Grace Kelly ne fait pas que passer par ici. Elle sillonne le massif depuis deux ans aux côtés de son compagnon, l'écrivain Nicolas Mathieu, Goncourt 2018 et enfant chéri du pays. Deux rangées lui sont consacrées au Quai des Mots. Fierté locale, on a dit. « C'est un auteur que l'on vend beaucoup, souligne Marina en souriant. Il vient régulièrement- ●●●



CHEZ MÈMÉ, CAFÉ
ÉPICERIE, INSTITUTION
DE GÉRARDMER.



AU MARCHÉ COUVERT
D'ÉPINAL.



LE LAC DE GÉRARDMER

ment. Avec Charlotte, ils sont venus ensemble en tant que clients, avant la rencontre. Ça veut dire quelque chose. Ce n'est pas seulement être originaire d'ici. C'est participer à la vie locale. » Nicolas Mathieu, qui partage sa vie entre Paris et Épinal, incarne un phénomène plus large. Depuis cinq ans, la librairie observe un mouvement de retour. Des trentenaires, des quadras aussi, partis pour leurs études ou leur carrière, reviennent sur leur terre. Delphine, collègue de Marina arrivée il y a deux ans, confirme. « Les gens d'ici sont chauvins, mais ils ont de quoi. C'est une jolie région avec une jolie campagne et une jolie montagne, ajoutez-elle. Ce qu'ils oublient parfois, c'est tout ce qu'elle produit. »

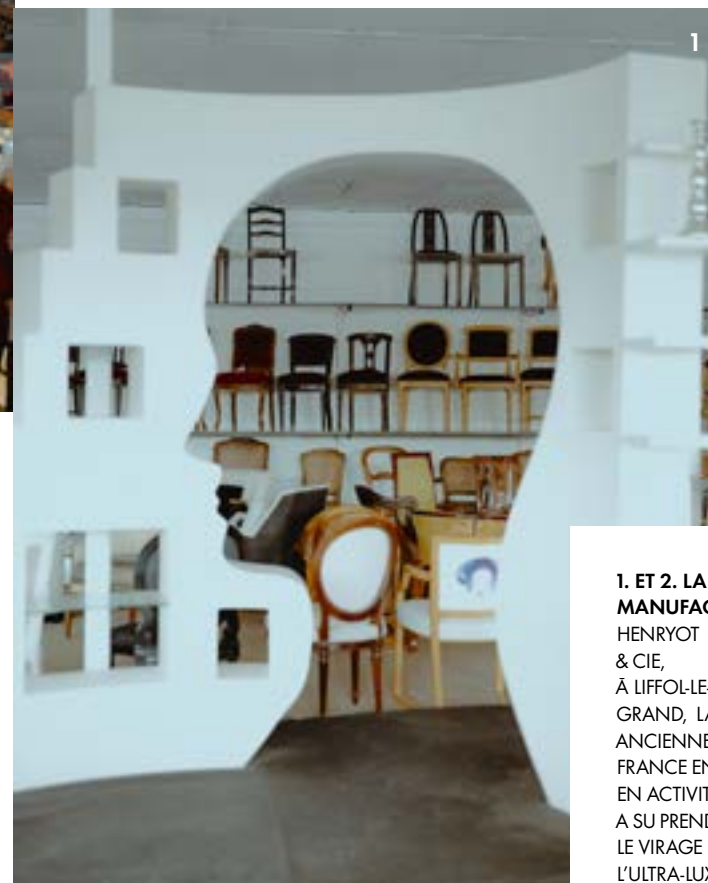
“Les gens d'ici
sont chauvins,
mais ils ont de
quoi. C'est une
jolie région avec
une jolie
campagne...”

DELPHINE

CAR LES VOSGES NE SE RÉSUMENT PAS À SES FORÊTS : blanc des Vosges, le Jacquard Français, les chaussettes Bleuforêt, le vélo électrique Moustache qui s'exporte partout... Le département regorge d'entreprises d'excellence que les habitants eux-mêmes sous-estiment parfois. Peut-être parce que les coups ont été rudes. Longtemps, Épinal a traîné une image grise : celle du chômage et des usines qui ferment, des vallées enclavées et de l'affaire Grégory Villemin, dont l'ombre plane encore sur le département. La récente adaptation cinématographique de « Connemara », de Nicolas Mathieu, n'a rien arrangé. « Certains ont trouvé que ça ne

donnait pas une image radieuse de la région, reconnaît Marina. Mais c'est aussi la réalité. » Pourtant, dans les vallées, certains tiennent. À Liffol-le-Grand, la manufacture de sièges Henryot & Cie – la plus ancienne de France encore en activité – a su prendre le virage de l'ultra-luxe au début des années 2000. Cinq générations, une soixantaine de salariés, et des fauteuils qui habillent les loges de l'Opéra Garnier, du Ritz ou des hôtels Royal Mansour au Maroc. Dans les ateliers, ça sent la sciure de bois. La radio grésille entre les établis, quelques posters de pin-up à moitié arrachées subsistent sur les murs – vestiges d'une époque où l'atelier était exclusivement masculin. Les femmes y représentent aujourd'hui 40 %. Un ouvrier appose sa signature sur le bois d'une banquette qui partira pour un palace vénitien. « Je suis très fier », glisse-t-il en souriant. Plus loin, 150 ans de gabarits s'empilent. Sur l'un, on peut lire Lagerfeld. La mémoire de l'entreprise tient dans ces planches de bois qui servent de patron. Mais certains gestes, eux, ne tiennent plus qu'à un seul homme. « On a des ouvriers avec trente ans de métier, et parfois il n'y a qu'eux qui maîtrisent une technique. Le but, c'est qu'ils transmettent avant de partir en retraite, en mettant un jeune à côté. »

MATHILDE MAZARS

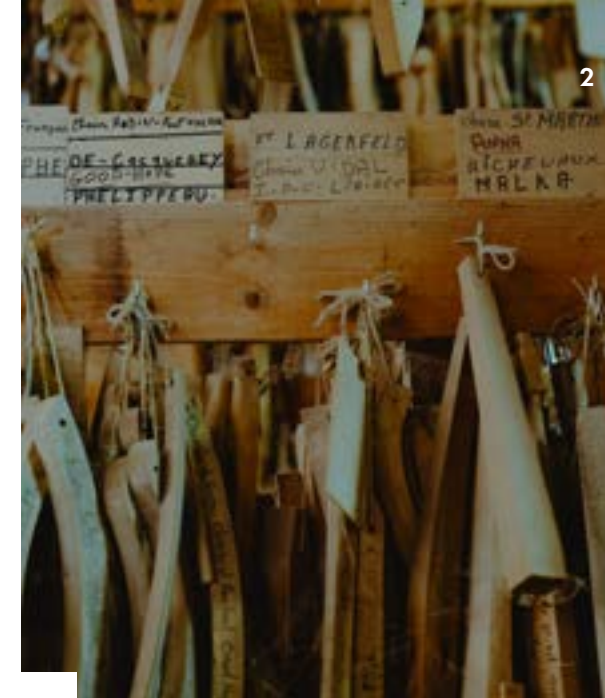


1

1. ET 2. LA
MANUFACTURE
HENRYOT
& CIE,
À LIFFOL-LE-
GRAND, LA PLUS
ANCIENNE DE
FRANCE ENCORE
EN ACTIVITÉ,
A SU PRENDRE
LE VIRAGE DE
L'ULTRA-LUXE.

AUTRE HÉRITAGE, AUTRE VALLÉE. À Saint-Basle-mont, Estelle Rondié, 43 ans, dirige une distillerie de mirabelle fondée en 1802. Elle l'a reprise à la mort de son père, en 2016. Ses deux frères ont passé leur chemin. « Je suis tombée dedans petite, mais je ne suis pas alcoolique, hein !, rigole-t-elle. J'étais toujours dans les pattes des distillateurs. » Le sexisme, elle dit le croiser encore parfois. « Si je suis avec mon amoureux sur un stand, c'est à lui qu'on s'adresse. Parfois les clients demandent à voir le distillateur, ou mon mari. » Et depuis le Covid, de nouveaux habitants arrivent. Après la pandémie, la ruée vers les grands espaces a profité au massif, et Gérardmer – à ne pas prononcer « mer », sous peine d'excommunication – s'est découvert des airs de riviera. 7 600 habitants (30 000 en saison touristique), un lac au creux des sapins, une station de ski, le Festival international du film fantastique chaque janvier – et des prix qui n'ont plus rien de vosgien. Yaëlle, 40 ans, Belge, s'y est installée il y a un an. Elle tient une boutique de vêtements dans la rue principale. « C'était un lieu de vacances et puis, on s'y est finalement installés pour la qualité de vie. Je n'ai jamais vu un ciel aussi étoilé en plein mois d'août », explique-t-elle. Le revers de la médaille : l'augmentation des prix des résidences secondaires et des locations touristiques rend l'accès au logement de plus en plus difficile

MATHILDE MAZARS



2

pour les habitants à l'année. Mais encore faut-il y rester. Sous la pluie fine, Émile, 14 ans, pousse la porte du kebab rue François-Mitterrand et résume les choses à sa manière : « C'est une belle ville. L'hiver, le ski. L'été, le lac. » Et après ? Il hausse les épaules. Pour les études, il faudra partir. À la ferme-auberge du Vallier, dans la montagne, on embauche des jeunes du coin chaque été. La propriétaire, Chantal, 67 ans, descend nous faire la conversation. Son fils Jonas, qui a repris l'établissement en 2019, lui laisse volontiers le monopole de la parole. Les parents de Chantal ont fondé le lieu en 1976, deuxième ferme-auberge des Vosges. Elle désigne les andouilles et saucissons sculptés en bois par son mari, puis bifurque rapidement vers le sujet qui fâche : la myrtille. Les forêts alentour en regorgent, mais la réglementation limite depuis 2024 la cueillette à un usage familial. « La myrtille, c'est notre spécialité. Et on nous oblige à acheter des surgelées », s'agace Chantal. Alors, Jonas s'est mis au bleuet qu'il glisse dans une tarte frangipane. Les puristes rechignent encore à y goûter. De la terrasse, la vue est imprenable sur toute la vallée. Chantal désigne les fermes du doigt : « Valérie, c'est les poulets. » Tout vient d'ici. C'est un choix et un combat. Des Parisiens se sont installés pas loin. « Ils sont en télétravail, on ne les voit jamais, lâche-t-elle. Ils sont très discrets. C'est vrai que le paysage a changé. Il faut s'habituer. » L'autre combat de Chantal, c'est Plombières-les-Bains, un peu plus loin. La ville « aux mille balcons » s'y encaisse entre deux montagnes. Ses thermes historiques ont fermé avec le Covid. Dans les rues, personne. Les vitrines sont vides, les façades s'écailent. Deux ou trois antiquaires tiennent encore, et c'est à peu près tout. « C'était la ville de l'opulence, souffle Chantal. C'est devenu la ville du silence. » Quant à Rihanna, personne ne sait si elle reviendra. D'ici là, Denis, Jacques et Patrick lui gardent une place à la Boule dorée. On ne sait jamais. ●